

juger de la sorte. Pour ne parler ici que de la province de Québec, qui n'est encore, au point de vue du développement intellectuel, qu'un pays tout jeune : si l'on réunissait en un seul musée toutes les collections d'histoire naturelle de nos universités, de nos dix-huit collèges classiques, et de beaucoup de couvents, on arriverait sans doute à former un ensemble qui pourrait soutenir la comparaison avec les grands musées européens. Ces noyaux de collections, que l'on trouve disséminés en bien des points de la Province, nous donnent beaucoup d'espoir pour l'avenir. Comme l'a dit souvent l'abbé Provancher, l'important, en fait de collections, c'est de commencer ; ensuite, ça va tout seul. Et l'un des meilleurs services rendus à la science par le fondateur du *Naturaliste canadien*, c'est, d'après nous, d'avoir décidé le gouvernement de Québec à créer un musée d'histoire naturelle dans la section officielle de l'Instruction publique. Ce musée, qui contient déjà des collections importantes et très précieuses, s'est augmenté très rapidement. Qui peut prévoir ce qu'il sera dans un siècle, dans deux siècles ? Car voilà bien ce que ne doit jamais oublier le Canadien en voyage, qui s'extasie devant les merveilles amassées depuis des siècles dans les institutions de la vieille Europe : nous sommes un peuple né d'hier, qui n'en est encore qu'à ses premiers pas dans les champs de la littérature et de la science. Et nous trouvons, nous, que ces premiers pas sont déjà fort admirables. Que les gouvernants et les institutions ecclésiastiques continuent seulement les œuvres commencées ; et dans un siècle l'on nous en donnera des nouvelles—que nos successeurs enregistreront avec bonheur au cours, par exemple, du 127^e volume du *Naturaliste canadien*.

Pour revenir aux musées d'Europe, nous éprouvions chaque fois un véritable chagrin de n'avoir que quelques heures à consacrer à la visite d'immenses collections d'histoire naturelle, dont l'inspection minutieuse demanderait des